



M. Demoulin
Mademoiselle de
Dolbecq
à la Cour
de la Reine
le 17. 1777

Dans les coulisses d'un succès médiatique : *Caroline de Lichtfield* d'Isabelle de Montolieu

Béatrice Lovis

La Lausannoise Isabelle de Crousaz [fig. 1], devenue baronne de Montolieu en 1786, publie la même année son premier roman, *Caroline de Lichtfield*¹. Ce roman sentimental connaît un succès aussi inattendu que fulgurant, ce dont témoignent les nombreuses contrefaçons et traductions parues dans la foulée. Dans la préface de sa troisième édition (1815), la romancière, désormais célèbre et auteure d'une trentaine de titres, revient sur le succès « si singulier » du livre et les circonstances de sa publication :

Lorsqu'il fut imprimé la première fois, ce fut vraiment *sans mon aveu*, ainsi que je le dis dans mon épître. Un de mes amis, homme de lettres, connu par la seule bonne traduction du célèbre roman de *Werther*, me demanda mon manuscrit, que j'avois écrit uniquement pour amuser une vieille parente à qui je donnois tous mes soins, et je ne songeois pas à le publier. Il le fit imprimer sans me le dire et sans nom d'auteur, en ajoutant seulement au titre : *Publié par le traducteur de Werther*.²

L'homme de lettres indélicat qui aurait pris de court Isabelle de Montolieu n'est autre que Georges Deyverdun³, avec lequel l'auteure entretenait des contacts étroits. Cet « ami dévoué du célèbre Gibbon, dont il est tant question dans les *Mémoires* de ce dernier » avait été secondé par l'historien lui-même, comme elle le précise ensuite :

Il s'en est peu fallu que mon modeste petit ouvrage ne parût sous son nom [de Gibbon]. Vivant avec M. d'Eyverdun, il fut

le complice de sa trahison, et, lorsque je m'en plaignis, il me dit : « Je suis si sûr du succès de votre roman, que si vous voulez me le donner j'y mettrai mon nom. » Je lui assurai que personne ne voudrait croire que le Tacite anglois eût fait un roman. Mais du moins il ne s'est pas trompé, et *Caroline*, sans nom d'auteur, sans protection, arrivant d'une petite ville de Suisse, réussit si bien à Paris, qu'il fallut pardonner aux traîtres amis qui l'avoient fait connoître.⁴

Faut-il voir en Deyverdun et Gibbon les principaux artisans du succès de *Caroline* ? En outre, quelle est l'implication réelle de Félicité de Genlis, qui affirmera publiquement dans ses *Mémoires* avoir édité le roman⁵, mais qu'Isabelle de Montolieu ne cite qu'incidemment dans une note de bas de page de sa préface ? Quelques lettres inédites retrouvées dans les archives vaudoises nous permettent à la fois de nuancer les affirmations de l'auteure et d'éclairer le patronage qui a entouré l'élaboration de ce *best-seller*. La première d'entre elles, adressée à Gibbon, est de la main d'Isabelle « de Crousaz Polier »⁶. Celle-ci s'inquiète d'une rumeur qui circule à Lausanne alors que le roman est en cours d'impression :

On me confirme que les feuilles de *Caroline* courent les rues, – sont entre les mains de tout le monde. – J'ai écrit à Lacombe pour arrêter cela, – qui me fait je l'avoue une peine extrême. – On commence à dire aussi à qui veut l'entendre, que je ne l'ai point faite, cette pauvre *Caroline*, que c'est une traduction libre de l'allemand, etc. etc... Je sais

Fig. 1. Jacques Samuel Louis Piot (attr.),
Portrait d'Isabelle de Montolieu (1751-1832),
pastel sur papier marouflé sur toile, 56 × 43.5 cm,
[v. 1800-1805]. MHL, inv. I.32.Montolie Isabe.5.

d'où ce bruit vient, et comme il y a quelque chose de vrai, que le fond de l'histoire est en effet tiré d'un journal allemand, que la chanoinesse et d'Eyverdun lisoient et me racontèrent, je voudrais qu'il en dit un mot dans un petit avis d'Editeur, – alors il n'y auroit plus rien à dire, les accusateurs se taisent, lorsqu'on s'accuse soi-même.⁷

L'avertissement, inséré – in extremis – dans l'édition de François Lacombe, n'est finalement pas rédigé par Deyverdun mais par l'auteure elle-même, qui «croit devoir avertir qu'un morceau d'un agréable Recueil allemand, qui a pour titre les *Bagatelles*, a donné la première idée de ce petit Ouvrage»⁸. Trois ans plus tard, l'avis figurant dans la deuxième édition de *Caroline de Lichtfield* (1789) indique que la source d'inspiration du roman est un conte moral de Christian Leberecht Heyne, connu à l'époque sous son pseudonyme Anton Wall. Le succès du roman avait entretemps suscité plusieurs traductions du conte en question, dont celle de la chanoinesse Élisabeth Polier⁹, une parente d'Isabelle qui lui en avait donné lecture la première avec Deyverdun.

La lettre d'Isabelle de Montolieu à Gibbon permet ainsi de nuancer les propos tenus dans la préface de 1815 où l'auteure adopte une posture qui sied à son sexe. De toute évidence, la Lausannoise était au courant de l'initiative de ses amis: «voilà à quoi on s'expose quand on protège l'ouvrage d'une Femme, – j'ai bien prévu que je vous tourmenterois, mais vous l'avez voulu», déclare-t-elle à Gibbon. La romancière a accepté la publication de son ouvrage, imprimé d'ailleurs à ses frais, mais à la condition de conserver son anonymat. L'épineuse question de l'auctorialité reviendra en 1789, au moment de rééditer le roman: «J'étois [...] si peu aguerrie avec le titre d'auteur, avec l'idée de voir mon nom à la tête d'un livre, que je ne pus encore me résoudre à l'y placer, lorsque, deux ou trois ans après, j'en fis une seconde édition, imprimée à Paris»¹⁰. Ces réticences provenaient du fait qu'il était alors très mal perçu qu'une femme, en particulier de son rang, s'exposât publiquement comme auteur; l'argument de l'ouvrage publié sans son consentement permettait aussi de préserver sa modestie, l'une des qualités essentielles attachées au sexe féminin. Il n'est en effet pas rare qu'une écrivaine affirme être entrée en littérature de manière fortuite, comme le souligne Martine Reid¹¹. C'est seulement après 1800, au moment de son second veuvage, qu'Isabelle de Montolieu signera ses œuvres, assumant désormais pleinement sa posture d'auteure célèbre.

Que le rôle de Deyverdun ne se soit pas limité à favoriser la publication du roman ressort de la seconde lettre de notre corpus. Celui-ci répond à la demande d'Isabelle de

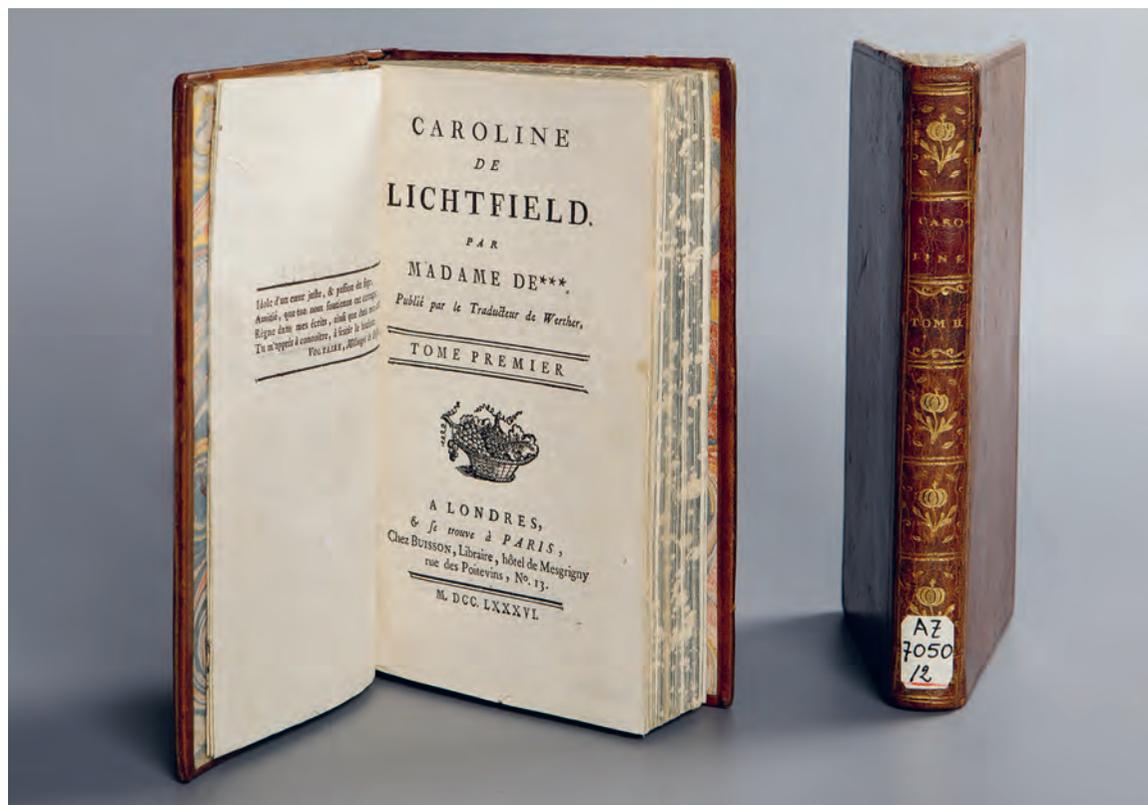
Montolieu par une analyse du roman destinée à défendre sa dernière partie jugée plus faible par la critique:

Vous répondez parfaitement bien Madame aux ennemis de la gentille Matilde, il me semble qu'il n'y a rien à objecter à ce que vous dites vous-même pour sa défense; mais enfin puisque vous l'ordonnez je vais dire aussi quelque chose. J'avoue d'abord qu'il me paraît qu'en général on fait une grande différence entre votre premier et votre second volume; cela me paraît plus naturel que juste. Après avoir été très remué, attendri, on voudrait continuer à éprouver des sentiments qui ont flatté, et on ne trouve en général dans le second volume que de la jentillesse et de la gayeté. [...] Quant à l'histoire de Matilde, je désirerais que nos lecteurs voulussent bien se mettre dans l'esprit, que votre ouvrage n'est point seulement l'histoire de Caroline, mais celle d'un quadrille dont les intérêts sont tellement liés qu'il est impossible de les séparer, et qu'aucun d'eux ne pourrait être heureux sans que tous les quatre le fussent. Il fallait donc les mettre *tous quatre* à bien, les conduire *tous les quatre* pas à pas au chemin du bonheur pour que votre ouvrage ne fut pas manqué. Si Walstein n'avait pas été heureux, et heureux avec Caroline, Lindorf et Matilde ne pouvaient l'être d'après leur caractère, et leur position. [...] Les deux acteurs du premier plan ont une teinte romanesque, les deux du second fond de la vérité la plus parfaite; en sorte que Richardson et Fielding; Prévot D'Exiles et Marivaux marchent ensemble d'un pas égal, ce qui est une beauté, et une beauté très piquante.¹²

La lettre de Deyverdun se conclut avec un post-scriptum éloquent quant au rôle du duo: «Gibbon vient d'arriver au chalet [du jardin de la Grotte] ou le beau temps me retient, il approuve tout ce que j'ai écrit, et fait serment d'être jusqu'à son dernier soupir le chevalier de Matilde.» L'importance du jugement critique et le soutien bienveillant des deux amis de la Grotte est pleinement assumé par Gibbon, qui déclare avec une certaine fierté à Lord Sheffield que *Caroline de Lichtfield* est «of our home manufacture; I may say of ours, since Deyverdun and myself were the judges and patrons of the Manuscript.»¹³

L'appui de Gibbon et Deyverdun, qui s'appliquent aussi à écouler des exemplaires en Allemagne par l'intermédiaire du Vaudois Samuel-Élisée Bridel, ne doit toutefois pas conduire à sous-estimer l'action d'une autre personnalité qui a créé littéralement le *buzz* à Paris et qui a contribué à l'emballage médiatique si soudain, «si surnaturel» pour le roman, selon l'expression d'Isabelle de Montolieu. Il s'agit de la comtesse Félicité de Genlis, gouverneur des enfants du duc d'Orléans et auteure du *Théâtre à l'usage*

Fig. 2. Isabelle de Montolieu, *Caroline de Lichtfield*, Londres, et se trouve à Paris, chez [Louis] Buisson libraire, 1786, 2 vol. BCUL, cote AZ 7050/1-2.



des jeunes personnes (1779-1780), un recueil de pièces d'éducation qui la révèle au public. Les deux femmes se connaissent depuis 1775, date à laquelle Isabelle de Crousaz accueille chaleureusement la comtesse de passage à Lausanne. Ce bref séjour est le point de départ d'une relation épistolaire qui durera plus de vingt ans¹⁴. Parmi les lettres conservées à la BCU de Lausanne, l'une concerne exclusivement le roman de *Caroline de Lichtfield*. Mme de Genlis fait part à son amie de son enthousiasme :

J'ai reçu *Caroline* hier et j'en ay fini la lecture aujourd'hui. Croyés vous ma chère amie que cet ouvrage m'ai intéressé? Je ne me suis couchée qu'à quatre heures du matin, je ne pouvais m'en arracher, et cependant je ne lis jamais que des ouvrages d'un genre bien différent, et naturellement je n'aime pas les romans. Celui cy, et ceux de l'aimable auteur de *Cecilia*¹⁵ sont les seuls que j'aie lu depuis quinze ans. Revenons à *Caroline*, cet ouvrage est charmant, il montre un talent bien digne d'être cultivé et qui n'en doit pas rester là. Je vous assure ma chère amie que cette charmante *Caroline* aura beaucoup de succès ici, et je me trouve bien heureuse que vous me chargiés de la présenter, elle n'a besoin que de se montrer pour réussir, et vous pouvés être certaine que je la produirai de mon mieux.¹⁶

Félicité de Genlis lui explique ensuite sa stratégie pour éveiller la curiosité du public parisien et susciter l'attente parmi son cercle d'amis, composé de nombreux membres de la haute noblesse parisienne :

J'avois déjà écrit à Mme Duchesne¹⁷ qui m'a fait réponse, je lui mandois que je savais qu'elle devoit recevoir un roman intitulé *Caroline*, que je connoissois ce *charmant ouvrage* et que je desirois qu'elle m'en envoyat six exemplaires. Cette tournure m'a paru la plus simple et la meilleure. Depuis j'ai engagé plusieurs de mes amis à envoyer chés elle demander en leur nom si cet ouvrage étoit arrivé. Ainsi elle doit voir qu'il est attendu et désiré. Quant à mon libraire je viens de lui écrire et de lui envoyer mon unique exemplaire, je lui mande que cet ouvrage me paroît charmant, qu'il aura le plus grand succès, et que je lui conseille d'en faire venir le plus d'exemplaires qu'il pourra. Je le prie en outre de le lire et de ne le point prêter. Il a de l'esprit et un très bon gout, c'est pourquoi je le lui ay envoyé! Enfin je parle de *caroline* à tout ce que je vois, je n'ai voulu prêter ce livre à qui que ce soit, je me contente d'exciter la curiosité, afin qu'on ait de l'empressement p' l'acheter quand il sera en vente.¹⁸

Mme de Genlis promet de signaler à son amie quelques « très légères corrections mais bien nécessaires » pour améliorer le roman et le faire éditer dans une nouvelle édition corrigée chez son propre libraire, Michel Lambert¹⁹. La lettre, datée du 12 novembre 1785, indique que l'édition lausannoise était déjà imprimé au début du mois de novembre²⁰. Quelques semaines plus tard, Félicité de Genlis s'excuse de ne pas avoir encore eu le temps de lui envoyer les corrections promises et lui propose encore d'écouler des exemplaires chez son libraire : « Lambert vous

fait dire que si vous voulés lui envoyer des exemplaires il les débitera et vous en rendra compte à mesure en vous faisant passer l'argent. – je ferai le marché de la nouvelle édition et je vous enverrai le petit plan des corrections.»²¹

Conservé dans les archives personnelles de Deyverdun, un autre document indique qu'Isabelle de Montolieu a sollicité en parallèle ses contacts genevois. Une lettre de Jean-Louis Mallet Butini nous apprend que l'auteure a fait parvenir un exemplaire à Jacques Mallet Du Pan²², un Genevois exilé à Paris et devenu depuis 1783 un collaborateur du *Mercur de France*. Ce dernier détaille la procédure afin que le roman obtienne l'autorisation de la censure et se déclare disposé à le présenter auprès de Jean-Jacques Vidaud de La Tour, un haut magistrat attaché au ministère des finances. Il promet aussi de faire insérer des annonces « dans tous les journaux »²³.

Ces différents relais parisiens fonctionnent à la perfection, comme le prouvent les contrefaçons qui inondent le marché en quelques semaines seulement. L'édition de « Londres », probablement imprimée à Genève²⁴, et vendue à Paris chez Buisson [fig. 2] est déjà en librairie début 1786. Le *Mercur de France* l'annonce le 7 janvier dans la liste des nouveaux « Livres étrangers »²⁵. L'arrivée si rapide de cette contrefaçon pourrait s'expliquer par le fait que l'édition de Lacombe est difficile à trouver, même en Suisse. « L'aimable Auteur de *Caroline*, écrit Mallet Butini, est jouée par son imprimeur qui s'embarrasse peu du débit, Mme de Crousaz ayant imprimé *Caroline* à ses dépens. »²⁶

Deux mois plus tard, le grand journal parisien fait paraître un assez long compte rendu du roman. L'article est signé « M.D. », qui n'est autre que Mallet Du Pan. Après avoir évoqué la source allemande et résumé l'intrigue, le Genevois procède à une analyse critique: « Ce roman est l'ouvrage d'une femme; on y reconnoît le caractère d'imagination & de sensibilité particulier à son sexe: plusieurs morceaux indiquent même un degré de talent qu'il n'est pas commun de rencontrer chez les femmes, non plus que chez les hommes de beaucoup d'esprit. »²⁷ Le principal reproche formulé à l'égard du roman est sa longueur et sa « complication »:

Le lecteur suit avec moins de plaisir les détails infiniment volumineux de l'écrit du Baron de Lindorf. L'épisode de ses aventures & de celles de Walstein, forme une seconde action; les amours de la jeune Matilde en forment une troisième: en resserrant beaucoup ce tissu d'événemens divers, de récits, de correspondances, on augmenteroit l'intérêt, on empêcheroit, à ce que je crois, l'attention de se distraire en se partageant.²⁸

Quant au style, jugé « facile & naturel », le journaliste ne le trouve « pas assez soigné »:

Je ne parle pas des incorrections que l'Auteur feroit disparaître aisément; mais aujourd'hui, aucune production agréable n'est dispensée d'une élégance continue. Si l'on trouve ici des tournures, des expressions négligées, il faut s'en prendre à la rapidité avec laquelle Mme de.... paroît avoir composé certains morceaux.²⁹

Le compte rendu se conclut sur une annonce: « ces imperfections disparaîtront dans la nouvelle édition que prépare l'Auteur. » L'information pourrait éventuellement provenir de Lambert, qui est aussi l'imprimeur du *Mercur*, ou de Mme de Genlis. En août 1786, cette dernière revient du reste à la charge auprès d'Isabelle: « Songés vous à faire une nouvelle édition de cette charmante *Caroline* ? ». Et d'ajouter: « ne perdés pas de vue ce projet, le succès si brillant si fondé que vous avés eu doit bien vous y déterminer. »³⁰ Que la Lausannoise n'ait pas donné suite à l'annonce du *Mercur* ni aux relances de son amie fut sans doute une erreur stratégique, car une édition corrigée arrive peu après sur le marché parisien, sous la même adresse³¹, sans l'accord de l'auteure. Isabelle de Montolieu ne manquera pas de s'en plaindre en 1789 dans la deuxième édition agréée de son roman³².

Le succès médiatique de *Caroline* devient vite européen, échappant désormais complètement au contrôle de son auteure, comme de ses protecteurs lausannois. Les contrefaçons parisiennes, et bientôt hollandaises, bâloises, ou encore irlandaises, font même concurrence à l'édition originale. Établi à Gotha, Samuel-Élisée Bridel³³ signale ce fait à Deyverdun en août 1786:

Malgré le succès prodigieux du roman de Madame de Crousaz, & la fortune qu'il faite à Paris où il a été longtemps la lecture du jour, Ettinger n'a pu le débiter qu'en partie. Il lui en reste encor près de la moitié des exemplaires. La raison de ce contretemps, c'est que suivant la coutume de ses confreres en Allemagne, il a attendu la foire de Leipsig pour faire ses expéditions. Mais on l'a prevenu, & les contrefactions de Londres & de Hollande se trouvaient déjà entre les mains de tout le monde lorsqu'il a offert l'ouvrage. D'ailleurs il croyait être le seul à la foire de Leipsig qui fût chargé de la vente; mais Saltzmann³⁴ de Strasbourg l'avait devancé, & voulait même lui contester l'originalité de son édition.³⁵

Bridel ne se fait toutefois pas de souci concernant les exemplaires en dépôt chez Carl Wilhelm Ettinger: « Il est

1.



*Nos chaînes dorées sont quelques
fois bien pèsantes
Caroline de Lichtfield. T.1. p.5.
Unsre vergoldete Kellen sind zu
weilen sehr schwer*

D. Chodowiecki del.

Geyser sc.

Fig. 3. Gravure de Daniel Nikolaus Chodowiecki tirée du roman de *Caroline de Lichtfield* et illustrant l'*Almanach de Gotha*, édité par Karl Wilhelm Ettinger, 1788, n° 1: « Nos chaînes dorées sont quelques fois bien pesantes ». Herzog Anton Ulrich-Museum, DChodowiecki AB 3.702.

impossible qu'un livre comme *Caroline* reste en magazine ; mais il faut prendre patience, & ce ne sera gueres que dans six mois que nous pourrons régler notre compte. Au reste, Monsieur, vous apprendrez avec plaisir que *Caroline* a fait ici la plus grande sensation. » Il annonce aussi la parution prochaine d'une traduction allemande du roman ainsi qu'une série d'estampes qui en seront tirées et publiées dans le luxueux *Almanach de Gotha* dont Ettinger est l'éditeur. Douze estampes, gravées par Daniel Chodowiecki³⁶, paraîtront effectivement dans l'*Almanach* de 1788 [fig. 3], accompagnées chacune d'un petit explicatif.

Enfin, Bridel prédit dans sa missive que «Lausanne va devenir pour la littérature ce que Geneve est pour les sciences. On sera plus savant dans cette dernière ville, mais on sera plus aimable chez vous.»³⁷ Sa prédiction s'avérera clairvoyante car c'est précisément la réputation que connaîtra le chef-lieu vaudois dès les années 1780. L'un des frères de Bridel s'en plaint dans une lettre qui sera souvent reprise par l'historiographie : «le roman de *Caroline*, et l'espèce de réputation qu'il a procurée à son auteur,

a causé une telle fermentation parmi nos têtes femelles, que, jalouses de la réputation d'une de leurs compagnes, elles barbouillent une incroyable quantité de papier.»³⁸ Si Lausanne devient «la ville des romans», selon la formule bien connue attribuée à Napoléon Bonaparte, c'est donc en grande partie grâce à *Caroline de Lichtfield*, dont le succès ne se démentira pas jusqu'à la Restauration³⁹. Ce premier roman d'Isabelle de Montolieu n'aurait cependant jamais connu un tel destin s'il n'avait pas reçu dès l'origine le soutien inconditionnel des deux amis de la Grotte.

- 1 Plusieurs chercheurs se sont intéressés à ce roman dans le cadre d'études plus générales. Voir notamment Maud Dubois, «Le roman sentimental en Suisse romande (1780-1830)», *Annales Benjamin Constant*, n° 25, 2001, p. 161-246; Valérie Cossy, «Jane Austen (1775-1817), Isabelle de Montolieu (1751-1832): autorité, identité et légitimité de la romancière en France et en Angleterre au tournant du dix-neuvième siècle», in Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone (dir.), *La Tradition des romans de femmes, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Champion, 2012, p. 191-203; François Rosset, *L'Enclos des Lumières. Essai sur la culture littéraire en Suisse romande au XVIII^e siècle*, Chêne-Bourg, Georg, 2017, p. 217-219. Sur la réception du roman en Angleterre, voir aussi l'introduction de Laura Kirkley dans Isabelle de Montolieu, *Caroline of Lichtfield*, London, New York, Routledge, 2016, p. XI-XXII. Nous adressons ici nos remerciements à Valérie Cossy et Danièle Tosato-Rigo pour leur relecture et leurs conseils avisés.
- 2 Isabelle de Montolieu, «Préface de l'auteur», in *Caroline de Lichtfield, ou Mémoires d'une famille prussienne*, Paris, Arthus Bertrand, 1815, t. I, p. IV-V. L'épître est publiée aux pages XIV-XVI.
- 3 Sur Georges Deyverdu (1734-1789), voir les contributions de Damiano Bardelli et de Valérie Cossy dans ce volume.
- 4 Montolieu, «Préface de l'auteur», in *Caroline de Lichtfield, op. cit.*, t. I, p. VI.
- 5 Mme de Genlis écrit avoir «été l'éditeur du premier de tous (*Caroline Lichtfield*) que l'auteur m'envoya manuscrit, en me demandant de n'y pas faire le plus léger changement, recommandation qui venoit non de son amour-propre, mais de sa délicatesse; elle auroit reçu avec plaisir des conseils donnés de vive voix; elle ne vouloit point, avec raison, de corrections écrites.» (*Mémoires inédits de Madame la Comtesse de Genlis*, Paris, Ladvocat Libraire, 1825, vol. 2, p. 314). Cette affirmation ainsi qu'une anecdote désobligeante à l'égard de Gibbon susciteront un démenti de la part d'un proche d'Isabelle de Montolieu, qui sera publié à la fois dans *Le Nouvelliste vaudois* et *La Gazette de Lausanne* le 25 mars 1825.
- 6 Née Polier de Bottens, Isabelle est alors la veuve de Benjamin de Crousaz et se remariera peu après la parution de son roman, en mai 1786, avec le baron Louis de Montolieu.
- 7 Lettre d'Isabelle de Crousaz (-Montolieu) à Edward Gibbon, Bussigny, [v. octobre 1785], cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 17, envel. 2. L'usage des majuscules dans les citations a été modernisé. Les lettres citées dans cet article sont publiées dans leur intégralité sur la base *Lumières.Lausanne*.
- 8 [Isabelle de Montolieu], «Avertissement», in *Caroline. Par Madame de ***. Publiée par le traducteur de Werther*, Lausanne, Aux dépens de l'Auteur, se vend chez François La-Combe, 1786, vol. 1, s.p.
- 9 Anton Wall [Christian Leberecht Heyne], *Antonie, ou l'auteur de Caroline, suivie de plusieurs pièces intéressantes, traduites de l'allemand, par Madame la chanoinesse de P.*, Lausanne, Mourer cadet, 1787. Sur Élisabeth Polier (1740-1817), voir sa notice dans le *DHS*.
- 10 Montolieu, «Préface de l'auteur», in *Caroline de Lichtfield, op. cit.*, t. I, p. VII.
- 11 Martine Reid, *Des Femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, chap. V, «Être imprimée», en partic. p. 126-127.
- 12 Lettre de Georges Deyverdu à Isabelle de Crousaz (-Montolieu), Lausanne, s.d. [avant mai 1786], cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 17, envel. 2.
- 13 Lettre à Lord Sheffield, 20 janvier 1787, in Gibbon, *The Letters*, t. III, lettre 642, p. 62.
- 14 Sur l'amitié et la correspondance entre les deux femmes, voir notre thèse *La Vie théâtrale et lyrique à Lausanne*

- et dans ses environs (1757-1798), Université de Lausanne, 2019, vol. 1, p. 252-254. Cette correspondance littéraire fera l'objet d'une publication dans le cadre d'un projet autour des femmes de lettres en Suisse romande.
- 15 *Cecilia, or Memoirs of an Heiress* (*Cecilia, ou les Mémoires d'une héritière*) est un roman de Fanny Burney publié en 1782.
- 16 Lettre de Félicité de Genlis à Isabelle de Crousaz (-Montolieu), Bellechasse, 12 novembre 1785, cote BCUL, IS 1997, VIII/B/2, n° 18.
- 17 Il s'agit de Marie Antoinette Cailleau (v. 1713-1793), veuve du libraire Nicolas Bonaventure Duchesne. À la mort de son mari en 1765, elle reprend la librairie établie à la rue Saint-Jacques (Paris).
- 18 BCUL, IS 1997, VIII/B/2, n° 18.
- 19 Sur l'activité de Michel Lambert (1722-1787), voir sa notice sur <www.idref.fr/032086474>.
- 20 Lacombe a certainement postdaté le livre pour qu'il reste plus longtemps une actualité. Il en est de même pour la traduction d'*Antonie, ou l'auteur de Caroline* (1787), qui est déjà sur le marché en octobre 1786. Voir la STN *Online Database Archive*, <<http://fbtee.uws.edu.au/stn/interface/>>.
- 21 Lettre de Félicité de Genlis à Isabelle de Crousaz (-Montolieu), 8 décembre 1785, cote BCUL, IS 1997, VIII/B/2, n° 19.
- 22 Sur Jacques Mallet Du Pan (1749-1800), auteur de nombreuses critiques littéraires dans le *Mercure*, voir sa notice rédigée par Valérie Cossy dans le *DHS* et celle par Frances Acomb dans le *Dictionnaire des journalistes*, dirigé par Jean Sgard, <<https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/>>.
- 23 Lettre de Jean-Louis Mallet Butini à [Jean-Jacques ?] Gautier, Genève, 19 novembre 1785, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.
- 24 L'ornement de la page de titre, utilisé la même année par Barde, Manget et C^{ie} à Genève, et les commandes de la Société typographique de Neuchâtel auprès de cette imprimerie le laisseraient supposer. Barde est aussi cité dans la lettre de Mallet Butini.
- 25 L'arrivage des nouveaux livres est annoncé sur la couverture bleue du périodique, une couverture qui a été conservée dans l'exemplaire de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, mis en ligne par Google.
- 26 Lettre de Mallet à Gautier, Genève, 19 novembre 1785, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.
- 27 M.D., «*Caroline*, par Mme de ***», publiée par le Traducteur de *Werther*, 2 vol. in-12. A Lausanne, aux dépens de l'Auteur, & se trouve à Paris, chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1786», *Mercure de France*, 11 mars 1786, p. 70-78, ici p. 76.
- 28 *Id.*, p. 77. C'est peut-être à cette critique que réagit Georges Deyverduin dans la lettre citée plus haut.
- 29 *Id.*, p. 77-78.
- 30 Lettre de Félicité de Genlis à Isabelle de Montolieu, 9 août 1786, cote BCUL, IS 1997, VIII/B/2, n° 20 (les lettres entre janvier et juillet 1786 sont manquantes).
- 31 *Caroline de Lichtfield, par Madame de ***. Publié par le Traducteur de Werther. Nouvelle édition, avec des corrections considérables*, Londres, et se trouve à Paris, chez Buisson libraire, 1786, 2 vol.
- 32 [Isabelle de Montolieu], *Caroline de Lichtfield, ou Mémoires extraits des papiers d'une famille Prussienne, rédigés par M. le baron de Lindorf, et publiés par Mme la B. de M., seconde édition, revue, corrigée, et changée par l'Auteur, avec la musique des romances*, Paris, chez De Bure, 1789, vol. 1, p. III-IV. Dans son Avis, Mme de Montolieu explique pourquoi elle a retravaillé le début du roman.
- 33 Frère cadet du doyen Philippe-Sirice, Samuel-Élisée Bridel (1761-1828) est alors sous-gouverneur des enfants du duc de Saxe-Gotha. Sur Bridel et son activité de naturaliste, voir sa notice dans le *DHS*.
- 34 L'Alsacien Frédéric Rodolphe Saltzman (1749-1821) est un écrivain, homme politique et franc-maçon français. Il dirige une librairie et différents journaux en langue allemande. Voir sa notice dans le *Dictionnaire des journalistes, op. cit.*
- 35 Lettre de Samuel-Élisée Bridel à Georges Deyverduin, Gotha, 6 août 1786, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.
- 36 Sur le peintre et illustrateur Daniel Nikolaus Chodowiecki (1726-1801), voir Philippe Kaenel, «Une "lecture" scénographique : Chodowiecki "illustre" Pestalozzi», in Johann Heinrich Pestalozzi, *Léonard et Gertrude. Un livre pour le peuple*, trad. de Léon van Vassenhove, Yverdon-les-Bains, Centre de documentation et de recherche Pestalozzi, 2014, p. 21-29.
- 37 Lettre de Bridel à Deyverduin, Gotha, 6 août 1786, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.
- 38 Lettre de Louis Bridel, Lausanne, 20 janvier 1787, citée par Eusèbe-Henri Gaullieur, *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse française, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, coll. Bulletin de l'Institut national genevois 9, 1855, p. 278-280.
- 39 Voir Françoise Parent-Lardeur, *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture à Paris, 1815-1830*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1999, p. 226. Isabelle de Montolieu figure parmi les romanciers les plus demandés, après Félicité de Genlis et Walter Scott.